

depuis dix ans, la route de Nicaragua, où le soleil meurtrier des tropiques a fait mourir tant de voyageurs et, surtout, le long voyage autour du Cap Horn n'ont pas empêché alors ces différentes routes d'être encombrées de pèlerins californiens.

Le Canada, comme les États-Unis, comme la France, comme l'Angleterre et d'autres pays, a vu, tous les ans, des pères de familles, des jeunes gens forts, robustes et courageux, quitter la patrie, peut-être, pour ne jamais plus la revoir, pour ne jamais plus revoir, hélas ! ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs parents et se diriger vers ce pays qui faisait briller de loin l'éclat vertigineux de l'or.

Au moyen d'observations et de rapports qu'il est impossible de révoquer en doute, j'ai pu recueillir la certitude pénible que mon pays, le Canada, a laissé partir pour la Californie, l'Orégon, et depuis peu pour la guerre américaine, au-delà de soixante mille personnes d'origine canadienne.

Bien des larmes ont été versées, des souhaits de bonne chance ont été faits au départ d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un ami qui, poussés par l'espoir d'une fortune à faire, allaient tenter le sort sur les rives du Sacramento, ou dans les montagnes de la Sierra Nevada.

De ce nombre effrayant d'exilés volontaires, des milliers ont oublié le beau Canada qui les a vu naître,